



Le feuillet de la séance

Synopsis

On l'appelle Monsieur Lumière (« Svet-ake »). Dans ce village perdu au milieu des montagnes Kirghizes, loin du pouvoir et de l'économie, il entretient les lignes, trafique parfois les compteurs pour venir en aide aux plus démunis.

Coeur ouvert et généreux, il ne leur apporte pas seulement l'électricité : il écoute, conseille, conforte les peines et tempère les disputes conjugales de ces villageois oubliés par la civilisation moderne.

Monsieur Lumière a un rêve : construire sur les montagnes des éoliennes pour alimenter toute la vallée en électricité. Mais il va devoir faire face à des hommes puissants et corrompus qui sont les nouveaux maîtres du pays.

La critique

Le Monde (Thomas Sotinel)

Cette histoire simple, découpée en tableaux, est zébrée d'images puissantes : le voleur de lumière foudroyé au sommet d'un poteau, un cycliste enlevé avec sa monture par un cavalier... Ces visions sont le dernier rempart contre la banalité amoralisée qui envahit le présent.

Télérama (Juliette Bénabent)

Hélas, le film dégingole lorsqu'il se pique de dénoncer mafia et corruption, avec étrangers en costume brillant et lunettes noires et sordide strip-tease sous une yourte. Mais on garde en mémoire la singulière poésie de la première heure du film.



Auteur, réalisateur et comédien

Aktan Arym Kubat est né en 1957 à Kuntuu au Kirghizstan. Peintre de formation, il est diplômé de l'Institut des Arts de Bichkek. N'étant pas issu d'une grande école de cinéma d'URSS, ses débuts dans le milieu cinématographique sont difficiles; il devient à 24 ans « artiste décorateur » pour les studios Kyrgyz Film, puis occupe divers postes au sein de la compagnie : storyboarder et auteur de tableaux pour l'équipe de réalisation, premier assistant...

Aktan réalise son premier court-métrage documentaire *Un chien qui court* en 1990 pour lequel il reçoit le Grand Prix du Festival International de Bakou en Azerbaïdjan.

Trois ans plus tard, il commence à se faire connaître hors des frontières de son pays après avoir gagné le Léopard d'Or du

Meilleur Court-métrage au 46e Festival International de Locarno pour *La Balançoire* et le Grand Prix du Festival de Potsdam.

C'est le début de sa trilogie (complétée avec *Le Fils adoptif* et *Le Singe* quelques années plus tard) sur le thème de l'enfance et de l'adolescence. Son premier long métrage, *Le Fils adoptif*, il le réalise en 1998 : ce sera un succès à l'étranger et il recevra nombreux prix parmi lesquels le Grand Prix du Festival International de Cottbus (Allemagne), le Grand Prix du Festival International de Belgrade et le Léopard d'Argent du Festival de Locarno. En 2001, sort *Le Singe*, son deuxième long métrage, qui est sélectionné au Festival de Cannes dans la section *Un Certain Regard*. C'est en 2003 que le réalisateur Aktan Abdykalykov décide de se réapproprier le nom de son père biologique et signe sous le nom d'Aktan Arym Kubat.

Filmographie

2010 *Le Voleur de lumière* (*Svet-Ake / The light thief*)

2001 *Le Singe* (*Maimal / The Chimp*)

1998 *Le Fils adoptif* (*Beshkempir / The Adopted Son*)

1997 *Hassan Hussen* (*court-métrage*)

1995 *Bus Stop* (*Beket*) (*court-métrage*)

1993 *La Balançoire* (*The swing / Selkinchek*) (*court-métrage*)

1992 *Where's your home, Snail ?* (*Gde tvoy dom, ulitka ?*)

1990 *Un Chien qui court* (*The dog that ran / Bezhala sobaka*) (*court-métrage*)

Interview ...

Entretien avec Aktan Arym Kubat ...

Au début du *Voleur de lumière*, deux policiers écoutent la radio qui parle de manifestations à Bichkek. Le film était en projet au moment de la « Révolution des Tulipes » d'avril 2005 qui a chassé Akaïev, l'homme fort du Kirghizstan depuis l'indépendance. Cinq ans plus tard, le réalisateur Aktan Arym Kubat était sur le point de partir présenter le film à Cannes quand des émeutes ont éclaté à Bichkek.

Les manifestations ont été violemment réprimées, faisant au moins 75 morts. Le nouveau président, Bakiyev, a été chassé à son tour. Le Kirghizstan est-il condamné à vivre entre deux révoltes ? Aktan Arym Kubat se veut optimiste, il rappelle qu'il s'agit du seul pays d'Asie centrale à évoluer démocratiquement. Mais la haine inspirée par la corruption des dirigeants est palpable dans son film...

Conduire ce projet a-t-il été difficile ?

Aktan Arym Kubat : Pas plus que pour n'importe quelle oeuvre de créateur ! Au départ, en 2001, je voulais faire un film sans scénario.

J'en ai parlé au producteur Cedomir Kolar qui a apprécié cette idée car il rêvait lui-même depuis longtemps d'un film sans scénario. Mais il a été impossible pour nous de financer un tel projet.

En fait, trouver des fonds a été la principale difficulté ! On s'est résolu à écrire un scénario, ça a pris des années. Le projet reposait sur ce métier

d'électricien. Cette profession est intéressante du point de vue cinématographique : le personnage principal monte sur les poteaux, entre dans chaque maison de son village, répare le réseau électrique. C'est quelqu'un qui apporte dans les maisons de la lumière au sens physique. Avec le temps, le scénario s'est enrichi d'autres métaphores.

Les événements qui avaient lieu à l'époque dans le pays y ont trouvé leur place. En lisant et relisant le scénario, on adaptait toujours le sujet à la situation dans le pays. On s'est retrouvés prêts à tourner après la « Révolution des Tulipes » et l'arrivée au pouvoir de la famille de Bakiyev. Au moment où le film était finalisé et prêt à être présenté au Festival de Cannes, il y a eu la « révolution sanglante » du 7 avril 2010.

Nous avons ainsi anticipé les événements. Pendant ces dernières manifestations j'ai eu quelques appels de mes producteurs qui me disaient que mon film était prophétique.

Avez-vous changé quelque chose dans votre film à ce moment-là ?

AAK : Non, je n'ai rien changé.

Résumons. Vous avez consacré neuf ans à l'écriture du scénario et le tournage vous a pris un mois...

AAK : Exact. Mais ce n'était pas seulement pour le scénario : également pour la recherche de financements.



Vous tenez le rôle principal dans votre film. Était-ce difficile de combiner vos activités de réalisateur et d'acteur ?

AAK : Pour commencer, on a cherché longtemps l'interprète du rôle principal. Malheureusement on n'a pas réussi à trouver la personne dont l'image correspondait parfaitement à ce qu'on se représentait. Alors l'équipe a décidé, en rigolant, d'essayer ma candidature. On a fait quelques essais photo et vidéo et on a vu que j'étais celui qui correspondait plus ou moins au rôle.

Le travail n'a pas été très difficile car les techniques actuelles de tournage permettent de revoir tout de suite les prises.

Le travail devient plus facile : je tournais, je visionnais aussitôt les rushes du point de vue du réalisateur, et puis je corrigeais, seul ou en équipe, le jeu de l'acteur. J'ai mon équipe permanente, les gens avec qui je travaille depuis toujours. C'est une équipe qui fonctionne en autarcie, on a l'habitude de travailler ensemble.

Les acteurs de votre film, sont-ils tous des professionnels ?

AAK : Il y a des acteurs professionnels et non-professionnels. *Le Voleur de lumière* est le seul film où j'ai fait appel à des acteurs professionnels.

Quels rôles jouent-ils ?

AAK : Gulnur, ma femme [la femme du personnage principal,



Entretien avec Aktan Arym Kubat ...

ndlr], l'homme de mafia Bekzat, Esen le maire de village, et la strip-teaseuse qui se produit devant les Chinois. Tous les autres rôles sont interprétés par des non-professionnels...

Et Svet Ake (le personnage principal) ?

AAK : Svet Ake c'est moi et je ne suis pas professionnel !

Comment avez-vous choisi le lieu de tournage ?

AAK : Avant tout, on cherchait un endroit où il y a beaucoup de vent. On en connaissait un et on a choisi ce lieu qui se trouve non loin du lac Issyk-Koul. Il faut dire que presque tous mes films ont été tournés dans cette région.

Etes-vous originaire de cette région ?

AAK : Tout le monde croit que je viens de là, mais non. C'est ma patrie cinématographique. Je suis aussi attentif au choix des lieux de tournage qu'à celui des acteurs. Je crois que chaque lieu a son énergie, son visage, sa physionomie. Notre équipe est très minutieuse en ce qui concerne le choix des lieux de tournage.

Comment se passaient les relations entre les acteurs professionnels et non-professionnels ?

AAK : Je crois qu'on ne faisait pas cette distinction. La collaboration a été très organique, les professionnels



complétaient les non-professionnels. A leur tour, les acteurs non-professionnels complétaient également les professionnels avec leur spontanéité et leur ouverture d'esprit. En gros, je peux dire qu'on n'a pas rencontré de problèmes dans les relations entre les acteurs, tout le monde a été sincère dans le travail. J'étais moi-même très satisfait de ce travail. Et puis, le montage permettait de faire ressortir les meilleures prises et de corriger ainsi le jeu des non-professionnels par celui de professionnels.

Comment les acteurs non professionnels ont-ils été choisis ? Est-ce que ça a changé pendant le tournage ?

AAK : C'est un processus habituel : on fait une quantité énorme de sessions photos et, selon nos exigences et notre vision d'un personnage, on élimine ceux qui ne nous correspondent pas ; puis on fait des essais de prises. On choisit un personnage en fonction de son apparence physique, de son caractère, de sa vision du monde, de façon à ce que son image dans la vie corresponde à ce qu'on veut voir sur l'écran.

Parlons de la scène où les anciens du village sont réunis pour écouter le maire. Ils portent tous le kalpak, le chapeau traditionnel en feutre blanc, et ont l'air un peu dépassés par les événements.

Ces hommes étaient-ils intimidés par la présence de la caméra ?

AAK : Il y a toujours des gens qui peuvent être intimidés par la caméra. Nous, on les a éliminés tout de suite. Et puis, les gens du village se sont habitués à la présence de notre équipe, on est restés dans le même endroit pendant un mois de tournage. On peut même dire que tous les villageois sont devenus les acteurs, ils étaient à l'aise devant les caméras. Beaucoup de choses dépendent des relations entre l'équipe du tournage et la population locale. Dans notre cas, je crois qu'on a choisi une approche correcte, puisqu'à la fin, il n'y avait plus de différence entre « devant la caméra » et « derrière la caméra ». C'était tout simplement notre travail qu'on faisait avec plaisir.

Est-ce que le film a été projeté au Kirghizstan ?

AAK : La projection grand public débute le 17 novembre [cette interview a été réalisée le 29 octobre, ndlr], lorsque le film sort en salles au Kirghizstan. On a essayé d'organiser une projection avant les Oscars [en mars, ndlr], mais ça tombait pendant la période des élections, et il y avait cette situation politique dans le pays, on n'a donc pas réussi à faire une projection complète comme on le voulait.

Le film sort dans trois salles à Bichkek... Il n'y a malheureusement pas beaucoup de salles où nous pouvons organiser une projection de qualité, avec une image et un son corrects...





Après on essaiera de projeter le film dans le pays, je veux dire dans les centres régionaux. On a également le projet de sortir un DVD. On va essayer de faire le maximum pour montrer le film dans le pays. Au Kirghizstan, il n'y a pas de notion « projection » comme en France. Il n'y a pratiquement pas de projection des films nationaux. Chaque équipe se débrouille comme elle peut pour construire son propre système de distribution.

Parlez-nous de vos sources d'inspiration.

AAK : C'est la vie qui m'inspire, tout ce qui passe autour de moi.

Tous mes films sont basés sur ça : la vie quotidienne, culturelle, politique... tout ce que je vois... J'habite dans un village, pas en ville, c'est pour cette raison que tous mes personnages sont des villageois, que toutes mes histoires se déroulent dans des villages.

Mais il y a quand même des films qui vous ont inspiré ?

AAK : Malheureusement je ne regarde presque pas de films et je ne lis presque pas. Je suis quelqu'un qui s'intéresse plutôt à la vie réelle. Il n'y a rien de plus intéressant que la vie ! Quand j'essaie de regarder un film ou lire un livre, tout est en opposition avec ma vision du monde.

En mai 2010, vous avez présenté votre film au festival de Cannes. Quelles ont été vos impressions ?

AAK : C'est la deuxième ou la troisième fois que je viens à Cannes et ça m'intimide toujours. Mais cette fois je me suis retrouvé dans le programme de la Quinzaine des Réalisateurs, j'ai aimé cette sélection.

Vous avez signé vos premiers films du nom d'Aktan Abdykalikov. Pourquoi avez-vous changé de nom ?

AAK : En 2001, j'ai achevé la trilogie autobiographique où je raconte mon enfance, mon adolescence et ma période de jeune homme [La Balançoire, 1993, Le fils adoptif, 1998 et Le Singe, 2001]. Ces trois films présentent un seul sujet, la maturation d'un homme. Je suis un fils adopté. Le nom Abdykalikov est le nom de mes parents biologiques. J'ai changé mon nom en prenant les prénoms de mes deux pères : Arym c'est mon père biologique, et Kubat est celui avec qui j'ai grandi et qui m'a éduqué. C'est un hommage à mes parents. Dans les pays orientaux, il existe aussi une coutume qui veut qu'on change de nom après avoir eu du succès dans sa carrière, pour se « débarrasser » du poids de la célébrité. C'est aussi une raison de ma décision.

Vous êtes passé d'un nom russe à un nom kirghize...

AAK : Oui, d'un nom pro-soviétique (ces noms sont toujours en usage) à un nom kirghize. Mais la vraie raison du changement reste l'hommage à mes parents. Il me semble aussi que j'avais une envie profonde de changement après avoir terminé la

trilogie autobiographique. Cette trilogie a été une étape dans ma vie. Après, je sentais que je devais bouger pour avancer dans ma vie. Ceux qui connaissent mon oeuvre disent que mon dernier film est tout à fait différent des précédents, que c'est un autre langage cinématographique. C'était une tentative de ne pas rester au même endroit, de ne plus faire ce que j'avais l'habitude de faire, changer ma vision du monde, mon apparence, et donc mon nom. Bref, une profonde tentative de changement.

Le dernier film, Le Voleur de lumière, a quelque chose d'autobiographique ?

AAK : Ce film diffère de mes films antérieurs car Svet Ake [l'électricien qui « vole » la lumière en offrant l'électricité à ceux qui ne sont pas capables de payer] est un personnage distinct de moi, mais je le fais passer à travers moi-même en le jouant.

C'est une biographie de mes sentiments, de mes émotions, de mes actes. Dans ce sens c'est un film autobiographique. Je n'ai pas la même profession que mon personnage, mais on a la même vision du monde.

Quels sont vos projets ? Travaillez-vous sur un nouveau film ?

AAK : J'ai plusieurs projets en ce moment. Comme souvent,



j'ai beaucoup d'idées mais elles sont dispersées et n'ont pas encore pris forme. Je suis dans la période d'accumulation, de collecte.

C'est comme... je ne sais pas si c'est une bonne image... comme une femme après l'accouchement, ou un champ après la récolte.

Il y a du vide, on se sent prêt à concevoir de nouvelles idées, de nouveaux projets. J'en suis là, je ressens le besoin de remplir ce vide.

Le kirghize est votre langue maternelle ?

AAK : Oui. C'est aussi la langue de mon film.

A plusieurs reprises, dans Le Voleur de lumière, vous filmez comme l'oiseau qui vole...

AAK : On appelle le Kirghizstan le « pays des montagnes célestes ». Ce sentiment de voler est très caractéristique des Kirghizes. Si on éprouve ce sentiment en regardant le film, ce n'était pas prémédité, je ne l'ai pas fait exprès ! L'envie de voler, c'est génétique chez nous. Et je pense que ça se transmet à travers la caméra.

Comment voyez-vous l'avenir de votre pays ? Etes-vous optimiste ?

AAK : Mon film se termine avec l'image d'une ampoule qui s'allume petit à petit. Cela signifie pour moi l'espoir d'un avenir serein. De plus, au début du générique de fin, j'ai écrit : « A mes petits-enfants. Qu'ils soient heureux. » Avec ces deux éléments, on peut comprendre ma vision : j'ai un grand espoir que la vie change dans notre pays. Le Kirghizstan est le seul pays d'Asie Centrale qui se développe démocratiquement.

On n'a pas forcément conscience de cette dimension historique, on ne comprend pas tout à fait sa signification. Le chemin du développement démocratique est douloureux, ce n'est pas ce qu'on imaginait. Mais le pays est en train de chercher le chemin de son développement. Quant à moi, j'ai un grand espoir qu'un avenir serein nous attend. Notre film est libre dans sa narration et il y a « un vol de liberté ». Je n'ai pas encore vu de film dont la narration soit aussi libre d'esprit, qui décrit la vie et la situation politique dans le pays. On est libre d'exprimer sa vision.

Interview réalisée par téléphone entre Paris et Bichkek, capitale du Kirghizstan, le 29 octobre 2010.

Propos recueillis par Charlie Buffet. Traduction du russe : Gulnaz Nigmatzyanova

Le Kirghizstan

Le Kirghizstan est un pays d'Asie centrale, une « République » de l'URSS jusqu'en 1991.

L'un des lieux sur terre les plus éloignés de la mer. Coincé entre le Kazakhstan et la Chine, également limitrophe du Tadjikistan et de l'Ouzbékistan.

Faites le test : c'est sans doute le pays le plus difficile à situer et à orthographier au monde. En français on peut écrire Kirghizstan ou Kirghizistan, ou encore Kirghizie ou Kirguisie ; en anglais Kyrgyzstan. Ses habitants, les Kirghizes (là, tout le monde est d'accord sur l'orthographe) parlent khirgiz ou khirgize... et souvent russe.

Ils sont 5,2 millions sur environ 200 000 km².

Capitale : Bichkek (Bishkek en anglais), anciennement Frounzé.

Très montagneux. Au sud-est, la chaîne des Tian Shan, frontalière avec la Chine (pic Pobedy, 7439 m). Au sud-ouest, le Pamir, frontalier avec le Tadjikistan (pic Lénine, 7134 m).

Le Voleur de lumière a été tourné près du lac Toktogul, environ 150 kilomètres au sudouest de Bichkek.

Avant 1991 : une république soviétique

Intégré à l'empire russe au début du XIX^e siècle, le Kirghizstan devient une République socialiste en 1917. Son économie devient un rouage du complexe-militaro industriel de l'URSS. Avec l'indépendance, elle perd la quasi-totalité de ses débouchés, le pays presque entier se retrouve au chômage.

31 août 1991 : indépendance

Après des élections libres, le Kirghizstan se sépare de l'URSS et proclame son indépendance. Le président Askar Akaïev concentre le pouvoir. Régime de plus en plus autoritaire.

2001 : une base arrière pour l'Afghanistan

Depuis le début de la guerre d'Afghanistan, le Kirghizstan héberge la base aérienne américaine de Manas, vitale pour la logistique de l'armée US.

Mars 2005 : révolution des Tulipes

Le président Akaïev est renversé et s'exile. Kourmanbek Bakiyev, sonancien Premier ministre, remporte les élections trois mois plus tard. Dérive à son tour vers un régime autoritaire. Chassé du pouvoir en avril 2010.

Avril 2010 : émeutes

Le Kirghizstan est aujourd'hui l'un des pays les plus corrompus au monde (164^e sur 178 dans le classement Transparency International).

Emeutes dans la capitale, Bichkek, contre la corruption et la stagnation du niveau de vie. Violente répression, 75 morts au moins. Le président Bakiyev, chassé du pouvoir, se réfugie en Biélorussie.

Juin 2010 : démocratie et violences ethniques

Les électeurs kirghizes approuvent massivement la Constitution qui instaure un régime de démocratie parlementaire. Violences ethniques dans la ville de Osh, au sud du pays. Plus de cent morts parmi la minorité ouzbèke.

11 octobre 2010 : les élections, « une bombe »

Le parti nationaliste Ata-Zhurt, opposé à la Constitution, arrive en tête des élections législatives, fragilisant l'avancée démocratique. « Les résultats de ces élections sont une bombe placée sous le nouveau système parlementaire », commente Toktogul Kakchekeev, analyste politique.

